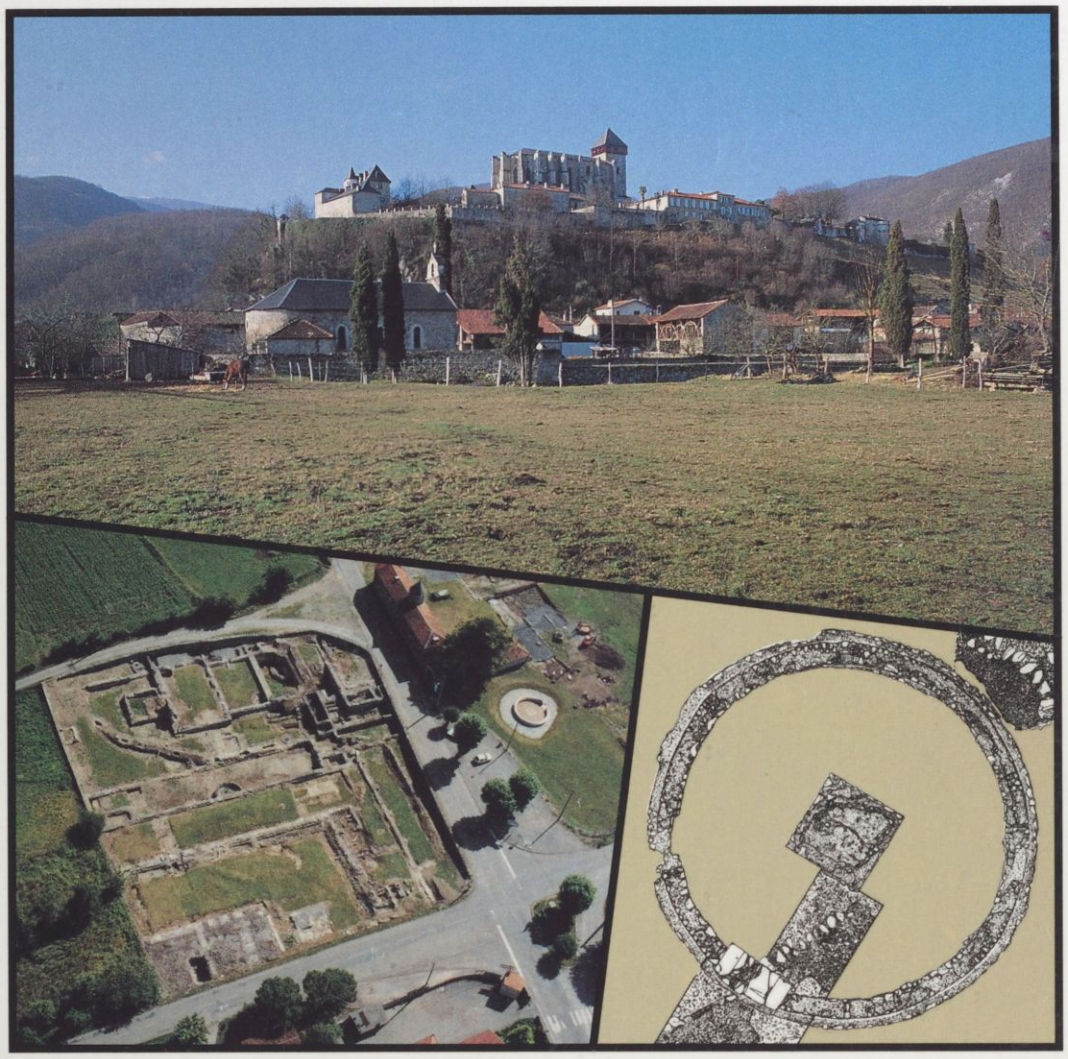
SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES

I



LE TEMPLE DU *FORVM* ET LE MONUMENT A ENCEINTE CIRCULAIRE

EDITIONS DE LA FEDERATION AQVITANIA

ETUDES D'ARCHEOLOGIE URBAINE

avec 2 cartes dans un
étui en 3e de couv.

De plus, une nouvelle série "Les Études d'Archéologie Urbaine" est née de la proposition que nous avons reçue de publier des monographies présentant des explorations archéologiques urbaines et nécessitant des conditions d'édition particulières ; ces publications offrent en effet certaines particularités, tenant notamment aux illustrations.

En septembre 1994 est paru le premier volume, le premier tome consacré aux fouilles de Saint-Bertrand : A. Badie, R. Sablayrolles, J.-L. Schenk, *Saint-Bertrand-de-Comminges, Le temple du* forum *et Le monument à enceinte circulaire.*

02957708 93

SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES

I

ALAIN BADIE
ROBERT SABLAYROLLES
JEAN-LUC SCHENCK

LE TEMPLE DU *FORVM* ET LE MONUMENT A ENCEINTE CIRCULAIRE

24 JAN. 02-000026

EDITIONS DE LA FEDERATION AQVITANIA

ETUDES D'ARCHEOLOGIE URBAINE

2002-25877 coll. 2712589

DL- 25.01.2002 03427

BnF
PHS

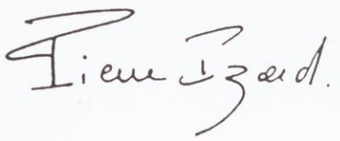
Le renouveau archéologique de Saint-Bertrand-de-Comminges est assurément le fruit d'un patient et minutieux travail qui réjouit particulièrement le Conseil Général de la Haute-Garonne. Cela fait maintenant près de dix ans, en effet, qu'il participe au financement de campagnes de fouilles sur le site où des équipes pluridisciplinaires (regroupant des universitaires, des chercheurs du CNRS, des membres du SRA et des musées) ont mené à terme l'étude de quelques-uns des principaux monuments, en ont identifié d'autres et ont ouvert de nouveaux champs d'investigation dont certains, sortant des limites de la ville, concernent le territoire alentour.

Véritable trésor archéologique de la Haute-Garonne, l'antique *Lugdunum* n'a sûrement pas fini de livrer les secrets de sa longue et passionnante histoire. On ne s'étonnera donc pas de voir à nouveau le Conseil Général s'associer par le biais du Musée Archéologique Départemental de Saint-Bertrand-de-Comminges à la publication du premier volume d'une série consacrée à la ville antique. Aux côtés de la Fédération Aquitania dont l'audience internationale en matière de publication archéologique est incontestable et de l'Association «Recherche Pluridisciplinaire sur la Cité des Convènes», le Conseil Général a l'ambition de faciliter la recherche scientifique concernant le site et sa région. Ce travail complétera ainsi les catalogues qu'il a déjà édités ou qu'il prépare sur les collections archéologiques dont il a la charge.

S'il est indéniable que depuis une dizaine d'années les archéologues ont fait de Saint-Bertrand-de-Comminges leur lieu de prédilection en Haute-Garonne, le Conseil Général a souhaité que leur travail soit non seulement diffusé dans la communauté scientifique mais aussi découvert par un public aussi vaste que possible. Ainsi peu à peu la cité antique revit, accueillant des visiteurs de plus en plus nombreux : amateurs d'histoire, touristes curieux et écoliers viennent ici s'initier à l'histoire du Comminges.

Les «Olivétains», propriété du Conseil Général depuis 1985, situés juste à côté de ces lieux antiques, témoignent quant à eux de la volonté de l'Assemblée Départementale de donner à Saint-Bertrand-de-Comminges un équipement de qualité, à la fois lieu d'exposition des résultats des fouilles et lieu d'accueil pour les visiteurs.

Saint-Bertrand-de-Comminges peut ainsi livrer son témoignage. Telle est bien l'ambition commune qui anime tous ceux qui ont participé à la rédaction des pages qui suivent et auxquels le Conseil Général rend particulièrement hommage.



Pierre Izard
Président du Conseil Général
de la Haute-Garonne

Consacré à deux monuments de *Lugdunum* des Convènes, l'ouvrage d'Alain Badie, Robert Sablayrolles et Jean-Luc Schenck est édité par la *Fédération Aquitania* dont le rôle principal est de publier des travaux scientifiques d'intérêt archéologique menés dans un horizon géographique qui correspond approximativement à l'ancienne province romaine d'Aquitaine sous le Haut-Empire. Depuis sa création, elle s'intéresse donc tout naturellement à Saint-Bertrand-de-Comminges qui fut une ville insigne de la province romaine, même si une des conclusions du livre est de démontrer la fragilité des hypothèses qui ont voulu conférer, sur le plan politique, à la capitale des Convènes, un rôle régional. Dans l'organe annuel de la Fédération, la revue *Aquitania*, Saint-Bertrand-de-Comminges antique a déjà tenu une place de choix dans des études qu'ont fournies Daniel Schaad et Georges Soukiassian, *Encraoustos : un camp militaire à Lugdunum, civitas Convenarum* (t. 8, 1990, p. 99-120), Jean Guyon, *Saint-Bertrand-de-Comminges-Valcabrère* (supplément n° 6, p. 140-145) et tout récemment Jean-Louis Paillet et Catherine Petit, *Nouvelles données sur l'urbanisme de Lugdunum des Convènes. Prospection aérienne et topographie urbaine* (t. 10, 1992, p. 109-143). Ces liens sont maintenant affermis par une entreprise d'une autre ampleur : les responsables des chantiers ouverts dans la ville depuis 1985 ont en effet choisi *Aquitania* comme support pour la publication des explorations qu'ils ont conduites sur le site.

Ce livre inaugure cette publication. Il concerne deux monuments voisins : un grand classique de l'archéologie convène, « le temple du forum », et une construction qui était totalement inattendue lorsque commencèrent les explorations récentes, « le monument à enceinte circulaire » ; due au hasard de l'avancement des travaux et des études, cette rencontre est néanmoins très symbolique, car elle met d'emblée en évidence tout l'apport que l'on peut attendre des recherches actuelles. Mais il va sans dire qu'il est dû aussi aux analyses, aux réflexions et aux interprétations des spécialistes qui œuvrent sur le terrain. Avec une minutieuse attention, Alain Badie, Robert Sablayrolles et Jean-Luc Schenck ont scruté les moignons de l'architecture, les infimes vestiges du décor, des lambeaux de stratigraphie, quelques fragments épigraphiques fort mutilés : de façon convaincante, leur étude démontre la place du temple dans le développement de la topographie urbaine au début de l'empire romain, et elle renouvelle une question que l'on croyait épuisée par les débats récents, celle des rapports du monument et de ses annexes avec le culte impérial. Quant à l'autre monument, situé à un carrefour majeur de l'agglomération, il eut certainement une haute signification dans l'histoire de la ville dès sa plus lointaine origine, et il fut peut-être le *caput uiarum* de la cité.

Avec le temple du forum et le monument à enceinte circulaire de Saint-Bertrand-de-Comminges, la Fédération Aquitania s'honore d'ouvrir une série d'*Etudes d'archéologie urbaine* : elle comprendra plusieurs volumes qui présenteront le visage nouveau de la capitale des Convènes, tel qu'il est né des fouilles récentes et de leurs enseignements.

Louis Maurin
Président de la Fédération Aquitania

L'EXILEE

Dans ce vallon sauvage où César t'exila,
Sur la roche moussue, au chemin d'Ardiège,
Penchant ton front qu'argente une précoce neige,
Chaque soir, à pas lents, tu viens t'accouder là.

Tu revois ta jeunesse et ta chère villa,
Et le Flamine rouge avec son blanc cortège ;
Et lorsque le regret du sol latin t'assiège,
Tu regardes le ciel, triste Sabinula.

Vers le Gar éclatant aux sept pointes calcaires,
Les aigles attardés qui regagnent leurs aires
Emportent en leur vol tes rêves familiers

Et seule, sans désirs, n'espérant rien de l'homme,
Tu dresses des autels aux monts hospitaliers
Dont les dieux plus prochains te consolent de Rome.

José Maria de Heredia

Si le sonnet de José Maria de Heredia est le fruit de la mauvaise lecture d'une inscription et de la contamination de deux textes épigraphiques distincts[1], il n'en témoigne pas moins de la fascination qu'exerça depuis toujours la massive présence des vestiges romains au milieu des «sauvages vallons» dominés par les cimes pyrénéennes. Le choc naît d'une image unique doublement contrastée : qui contemple le paysage à Saint-Bertrand-de-Comminges est en effet assailli à la fois par les marques puissantes de l'urbanisme romain et de la cathédrale médiévale au milieu d'une terre inhospitalière et par le caractère agreste et sauvage d'un terroir où se dressèrent jadis une capitale de *civitas* puis un évêché. Cette double image en face du même paysage est celle du temps qui passe face à l'éternité : seuls, le Gar et ses pointes de calcaire sont éternels ; Rome et ses villes, l'Eglise et ses cathédrales ne sont que l'image de pierre de l'*hybris* des hommes face à la froide sérénité des montagnes. C'était peut-être le rêve de Sabinula, emporté par les aigles, celui de Geminus, le Convène qui dédia un autel au dieu topique Gar[2], ou celui de José Maria de Heredia en voyage dans les Pyrénées. Ce fut celui de l'orientaliste M. Dieulafoy pensant découvrir, en 1909, la plus ancienne basilique chrétienne de Gaule dans l'édifice paléochrétien du quartier du Plan, ou celui de B. Sapène devant les statues du trophée romain enfouies parmi les décombres d'un incendie. C'est aussi le nôtre quand nous levons les yeux de nos stratigraphies vers le pic du Gar, signe que, peut-être, le rêve, comme les montagnes, est éternel.

Vouloir le partager est légitime. Et, pour ce faire, il convenait d'offrir à Saint-Bertrand-de-Comminges un cadre digne de la destinée du site, qui, si l'on en croit les textes certes parfois sujets à caution, vit passer Pompée le Grand à son retour d'Espagne et peut-être l'empereur Auguste, un site qui vit mourir en exil le roi Hérode et sa famille, un site qui vit s'entredéchirer les descendants de Clovis, Gontran et Gondowald, un site qui vit enfin l'évêque Bertrand de l'Isle réaliser, parmi bien des miracles, une fascinante cathédrale. L'histoire est devenue légende (n'aperçoit-on pas, lors des hivers rigoureux, la tête de Salomé prise dans les glaces du lac de Barbazan ?), et l'émotion, fût-elle métaphysique devant cette confrontation dans le paysage entre l'éphémère et l'éternel, submerge parfois la raison.

Cette dernière a pourtant sa place elle aussi : plus de mille ans de stratigraphie, des vestiges du Ier siècle avant notre ère à l'édification de la cathédrale, une ville antique conservée en milieu rural, loin des vicissitudes de l'archéologie urbaine et des contraintes du sauvetage, que peuvent espérer de mieux l'archéologue et l'historien ? Des citoyens gallo-romains aux bâtisseurs de cathédrales, quel meilleur outil pédagogique peut rencontrer l'enseignant soucieux d'une pratique concrète ? Pour un tourisme intelligent, où même les marchands du temple trouveront leur compte, peut-on imaginer cadre plus adapté ?

C'est cette réflexion, autant que l'émotion et le rêve et même s'ils en ont constitué une composante essentielle, qui a suscité en 1984-1985 l'élaboration d'un programme de remise en valeur du site après le rachat par l'Etat des terrains archéologiques. Impulsé par R. Lequément, alors Directeur Régional des Antiquités Historiques, ce programme associa scientifiques, responsables régionaux ou locaux et représentants des administrations. Les universités de Pau et Toulouse, des équipes CNRS de Bordeaux, Pau, Toulouse et Aix-en-Provence, les Services Régionaux de l'Archéologie et

1 - Voir sur cette utilisation des deux inscriptions les remarques de J.-L. Schenck (Sablayrolles Schenck 1990, p. 65).

2 - *CIL* XIII, 119 = Sablayrolles Schenck 1988, n° 59.

le personnel du Musée Départemental de Saint-Bertrand-de-Comminges apportèrent leur collaboration scientifique. Le Conseil Général de la Haute-Garonne s'investit, à tous les sens du terme, dans un projet de présentation des collections comme dans les opérations de terrain et la publication des résultats, avec la collaboration technique de la Direction des Musées de France. Le Conseil Régional, qui finança certains travaux de terrain, et l'Etat, qui racheta les propriétés immobilières de la Société Archéologique du Midi de la France, apportèrent aussi leur soutien. Les municipalités de Saint-Bertrand-de-Comminges et de Valcabrère, premiers partenaires géographiques des chercheurs, ne furent pas en reste et s'associèrent à l'entreprise.

A terme, ce projet permettra de présenter au public comme aux scientifiques le site antique et le site médiéval, articulés dans leur continuité historique. Le musée, par la mise en valeur des collections et des découvertes, sera la mémoire des travaux passés et présents. Mais, plus encore, base logistique offrant l'équipement d'un centre de recherche et stimulant scientifique par l'organisation d'expositions et de colloques, il sera l'outil indispensable des recherches à venir.

Le présent ouvrage, le premier d'une série que nous souhaitons longue, riche et diversifiée, est une étape, modeste, dans le processus. Il marque la fin d'un préliminaire indispensable à l'aménagement du site : la mise à jour, à la lumière des problématiques nouvelles, des connaissances léguées par nos prédécesseurs, qui fouillèrent le site de 1921 à 1938 et de 1954 à 1960. L'occasion était belle, en effet, de combler certaines lacunes, de vérifier certaines hypothèses, de consolider certaines intuitions, en reprenant, avec l'aide des méthodes actuelles et des progrès récents de la science historique et archéologique, les travaux anciens. Avant d'ouvrir à tous les ruines visibles de la ville antique et d'inviter le voyageur — touriste, scolaire ou scientifique — à la méditation sur le passé, il était indispensable d'asseoir, non pas définitivement (l'histoire, si elle n'est pas un perpétuel recommencement, est une perpétuelle reconstruction), mais provisoirement nos connaissances scientifiques. Ce fut l'objectif premier assigné à nos équipes en 1985. Nous en présentons aujourd'hui les premiers résultats, d'autres suivront avant que nous ne fixions à la recherche de nouvelles perspectives.

Ce premier bilan de cinq années de travaux, qui nous ont entraînés à traquer dans les publications, les manuscrits inédits et surtout sur le terrain encore disponible les éléments propres à affermir ou à modifier les hypothèses de nos prédécesseurs, porte sur deux ensembles voisins : le temple dit du *forum* et l'édifice appelé monument à enceinte circulaire. L'association n'est pas fortuite : elle n'est ni la conséquence du hasard des calendriers et des découvertes (la fouille des deux ensembles peut être considérée comme close) ni celle d'une quelconque nécessité économique (une seule publication au lieu de deux). Cette association a une double raison, symbolique et scientifique.

Le temple dit du *forum* est, après la basilique paléochrétienne du Plan, la plus ancienne découverte archéologique de Saint-Bertrand-de-Comminges. Il fit, comme nous aurons l'occasion de le détailler, l'objet de nombreuses campagnes de fouilles entre 1921 et 1938. Le monument à enceinte circulaire est, en revanche, la plus récente trouvaille effectuée sur le site, fruit des recherches de J.-L. Schenck et de son équipe. Associer ces deux monuments dans une publication unique c'est donc affirmer d'abord de façon symbolique la continuité de la recherche. Les hypothèses de B. Sapène et de ses collaborateurs sur le temple n'avaient pas épuisé la question, comme nos propres hypothèses ne l'épuiseront pas, laissant place à la perspicacité des chercheurs futurs. L'ampleur des dégagements n'avait pas mis au jour tous les vestiges, même sur les terrains propriété de la Société Archéologique du Midi de la France, comme en témoigne éloquemment la découverte du monument à enceinte circulaire, et, dans ce domaine-là aussi, nos propres investigations laisseront sans aucun doute de la matière pour les archéologues à venir. Associer temple et monument à enceinte circulaire, c'est donc tout à la fois légitimer notre entreprise en montrant les diverses perspectives que permet d'ouvrir la reprise des travaux anciens, et en fixer les limites qui sont celles de toute démarche archéologique et historique : la reconstruction que nous proposons appartient, elle aussi, à l'histoire ; elle en a le caractère aléatoire et éphémère.

Au-delà du symbole, les deux monuments ont cependant un rapport qui, sur le plan scientifique, justifie leur rapprochement. Situés l'un comme l'autre au centre de la ville antique, ils ont joué là un rôle important dans la scénographie de ce qui devait constituer le cœur de la communauté urbaine, espace politique, religieux et sans doute, plus largement, lieu convivial. Mais nous en sommes déjà aux conclusions avant même d'avoir commencé ; laissons donc la place à l'analyse archéologique et à l'interprétation historique, même si stratigraphies, tessons et débris d'architecture n'ont pas la puissance évocatrice des vers de José Maria de Heredia. Sabinula ne sera plus la grande Romaine souffrant un exil douloureux au chemin d'Ardiège, mais quelque modeste Convène, patronne de l'esclave Montanus qui honorait dans un latin maladroit ses dieux topiques. Pour l'une et l'autre Sabinula, cependant, les sept pointes du Gar resplendissent le soir de la même lumière.

Robert Sablayrolles

LE TEMPLE DU *FORVM*

INTRODUCTION

Redonner aux ruines de l'antique capitale des Convènes une apparence digne de leur passé historique et de leur importance scientifique, tel était le projet ambitieux que se proposait, en 1985, une équipe réunissant politiques, gestionnaires, universitaires et chercheurs. Avant l'aménagement du site pour un public aussi large que possible, il fallait saisir l'occasion de compléter les anciens travaux effectués entre 1920 et 1960 sur les terrains de la Société Archéologique du Midi de la France. Les partenaires se partagèrent la tâche au gré des goûts et des compétences et à l'équipe de recherche de l'Université de Toulouse-Le Mirail revint le soin de reprendre le dossier du temple dit du *forum*.

Cet ensemble, situé au centre de l'agglomération antique (fig. 1), avait été fouillé, dégagé puis restauré entre 1921 et 1938. Plusieurs rapports de fouilles et quelques synthèses ponctuelles, thématiques ou topographiques, permettaient de dresser un bilan des connaissances acquises alors sur cet édifice. Cet état de la question, qui sera rappelé dans le premier chapitre, orienta la recherche de terrain, qui se poursuivit de 1985 à 1988, quelques sondages complémentaires de vérification étant effectués en 1991 et 1992.

A cette recherche, sur le terrain comme en laboratoire, furent associés de nombreux étudiants français ou étrangers[1]. Qu'ils soient ici remerciés pour le temps, l'énergie et la foi qu'ils investirent dans une opération qui, sans eux, n'aurait pu se réaliser. Et à l'heure des conclusions, où les morceaux du puzzle qu'ils ont patiemment élaboré doivent prendre leur place définitive, c'est avec beaucoup de gratitude et une pointe d'émotion que je pense à ceux qui ont été les compagnons de toujours : à Dominique Salles d'abord, qui fut de toutes les campagnes et mit à la tâche son ardeur et sa sensibilité de Commingeoise ; à Emmanuelle Boube, Sylvie Campech, Jean-Marc Fabre, Florence Lafourcade, qui ont partagé espoirs et déceptions, peines et joies ; à Alberto Andreoli et Sabina Sechi enfin, qui apportèrent l'enthousiasme communicatif de leur Italie natale. Que soient remerciés aussi ceux dont la collaboration technique fut précieuse : Jean-Luc Schenck tout d'abord, coauteur du présent ouvrage, à qui l'on doit l'étude épigraphique ; son travail universitaire et nos longues discussions sur le culte impérial ont servi de base au chapitre de synthèse, mais il fut aussi l'ami, toujours présent sur le terrain, ouvrant généreusement son musée et sa maison. Ma gratitude va également à Alain Badie, qui a assuré dans des conditions difficiles le travail de relevé et à qui l'on doit une partie du présent volume, celle de l'étude architecturale. Plusieurs collègues et amis nous ont prêté en cette matière le concours de leurs compétences : Dominique Tardy, tout d'abord, qui, avec générosité et gentillesse, nous a fait bénéficier de son encyclopédique savoir sur le décor architectural ; Raymond Monturet, du Bureau d'Architecture Antique de Pau, qui a partagé avec nous relevés, hypothèses et questions et qui fut sur le terrain l'ami serviable à l'inépuisable patience ; Jean-Louis Paillet et Myriam Fincker qui nous ont largement fait profiter de leur science et de leur expérience d'architectes. Qu'ils reçoivent ici l'expression de notre sincère gratitude. Dans un tout autre domaine, nous sommes également redevables à nos collègues de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse qui ont assuré un patient travail d'analyse des ossements animaux et ont ouvert, par leurs remarques, des perspectives intéressantes sur la recherche en archéo-zoologie et la collaboration entre archéologues et vétérinaires. Yves Lignereux a bien voulu concrétiser cette collaboration en s'associant au présent ouvrage, ce dont nous le remercions bien vivement. Enfin nos remerciements vont également à tous nos collègues du projet collectif de recherche coordonné par Jean Guyon, et à Pierre Sillières qui partagea en 1985 et 1986 la direction du chantier.

La tâche n'était pas facile : si les questions en suspens étaient nombreuses, si les progrès récents de l'archéologie et de l'histoire en posaient de nouvelles, la matière pour les résoudre était peu abondante. Les fouilles anciennes n'avaient guère laissé de stratigraphie en place et l'ampleur des restaurations noyait par endroits sous le ciment les vestiges originels. Ces conditions défavorables ont bien sûr pesé sur les investigations et, malgré l'utilisation de toutes les ressources disponibles (étude des publications, réexamen de certaines découvertes anciennes, établissement et analyse de nouvelles stratigraphies), bien des insatisfactions demeurent : au moment de la synthèse, on conserve le sentiment frustrant de laisser l'œuvre inachevée. Si des données nouvelles ont été mises en évidence dans le domaine de la chronologie, du plan, de la destination de l'édifice, d'autres points demeurent obscurs, comme, par exemple, le devenir de l'ensemble à certaines époques, et en particulier durant l'Antiquité tardive. Faut-il recourir à la conclusion désabusée de l'archéologue déçu qui place dans de futures découvertes la solution des problèmes qu'il n'a pas pu ou su résoudre ? Ce n'est pas impossible à Saint-Bertrand, où de nombreux vestiges, fossilisés par des constructions modernes antérieures aux

1 - Ont participé aux travaux : Auzols Eric, Barrouillet Véronique, Bouchy Corinne, Bernard-Bédrines Muriel, Bérot Jordane, Berthe Vincent, Blachier Jean, Bonnefous Marie-France, Boube Emmanuelle, Bouquet Vincent, Bourniquel Sabine, Campech Sylvie, Darolles Valérie, Drapé Catherine, Duclos Eric, Fabre Jean-Marc, Fauré Alain, Fekih Soufia, Fiat Frédérique, Flottes Sylvie, Fos Danielle, Garrigues Stéphane, Labbaye Bernard, Lafourcade Florence, Laporte Joël, Louge Béatrice, Napoleone Anne-Laure, Paillas Cécile, Pailler Emmanuel, Pailler Jean-Marie, Paul Arnaud, Pesce Joëlle, Piquemal Laurence, Rico Christian, Roullet-Matton Renée, Sablayrolles Robert, Salles Dominique, Sillières Pierre, Urset Nadia, Vandenbrouck Fabienne (Université de Toulouse-Le Mirail), Andreoli Alberto, Tagliati Grazzia (Université de Bologne), Secchi Sabina, Solinas Maria (Université de Sassari), Makohonienko Miroslav, Wrobleski Przemek (Université de Lodz), Bellersheim Annette (Université de Cologne).

premières recherches archéologiques (routes en particulier), recèlent peut-être des éléments de réponse aux questions encore irrésolues. Mais la tentation de l'omniscience ne doit pas nous aveugler : l'érosion de l'histoire a considérablement sévi à Saint-Bertrand-de-Comminges, comme le constataient déjà nos prédécesseurs sur les chantiers de fouilles, et la ville antique ne ressurgira jamais dans son intégralité, comme une sorte de Pompéi pyrénéenne. Comme aurait dit Montaigne, c'est ici un livre de bonne foi, lecteur : nous sommes conscients, en livrant nos observations et les hypothèses qu'elles ont suscitées, de leurs apports et de leurs limites.

Figure 1 : Plan des vestiges de la ville antique (J.-L. Paillet).

Figure 2 : Plan des fouilles 1921 - 1938, dressé par B. Sapène.

CHAPITRE I

PROBLEMES D'HERITAGE

Si l'exceptionnelle destinée de Saint-Bertrand-de Comminges est multiséculaire, comme on l'a dit en avant-propos, la découverte du site antique et l'étude archéologique et scientifique qu'elle a engendrée ont déjà plus de trois quarts de siècle. De l'enthousiasme de M. Dieulafoy devant les vestiges de «la plus ancienne basilique chrétienne de Gaule» (Dieulafoy 1914, p. 72) à l'abandon des ruines aux ronces et aux herbes folles dans les dernières décennies en passant par la glorieuse période des dégagements à grande échelle nécessitant l'installation de rails et de wagonnets, c'est une longue histoire faite d'espoir et d'amertume, de grandeur et de décadence, de découvertes et d'oubli. Ces vicissitudes de l'archéologie dans l'antique capitale des Convènes ont pesé d'un poids considérable sur les résultats et façonné en partie l'image de la cité antique que l'on pouvait avoir en 1985. En résumant brièvement ces étapes de la recherche sur le «temple du *forum*» (successivement «grand massif de maçonnerie», «grand trophée», «grand temple de *Lugdunum Convenarum*», «temple antique»[1]) et en soulignant les problèmes demeurés en suspens, il ne s'agit nullement de s'ériger en tribunal et de mesurer à l'aune des méthodes actuelles des travaux qui ont plus d'un demi-siècle. N'oublions pas que nos successeurs auront sur nos hypothèses le même regard critique, aiguisé par des méthodes plus performantes que les nôtres. Notre propos, dans cet historique critique des fouilles du «terrain Vaqué» (Sapène *Carnets*, p. 532) devenu ensuite «chantier Vaqué sud ou du temple» (*RF* 1932, p. 12) et enfin «chantier du temple» (*RF* 1933-1938 1, p. 45), est de dresser un tableau des certitudes acquises et des incertitudes. C'est en effet ce bilan qui a déterminé notre stratégie de recherche : il s'agissait de travailler de façon à éclairer les points obscurs des hypothèses précédentes en utilisant les matériaux encore à notre disposition. Pour ce faire, il fallait distinguer le sûr de l'incertain et du douteux et faire un état des lieux tels que nous les avait légués un demi-siècle de fouilles, de restaurations et d'abandon.

DU CHANTIER VAQUE AU GRAND TEMPLE DE *LUGDUNUM CONVENARUM* : CHRONOLOGIE DES FOUILLES ET DES HYPOTHESES

LE TEMPS DES PRECURSEURS

Les toutes premières découvertes furent fortuites : ce fut d'abord un mur à absidiole aperçu lors du creusement des fondations de l'école, en 1909 (fig. 2.1)[2]. Puis, dès 1920, l'instituteur, B. Sapène, observait depuis la fenêtre de son appartement de fonction une large surface du champ voisin «où la végétation, toujours rabougrie, se desséchait très vite» (Sapène 1935, p. 94 ; fig. 2.3). De l'observation aérienne avant l'heure !

Se constitua dès cette époque une Commission des Fouilles, héritière spirituelle des recherches menées en 1909-1914 par M. Dieulafoy sur le site de la basilique chrétienne dans le quartier du Plan. Cette commission réunissait diverses sociétés savantes (Société Archéologique du Midi de la France, Société Française des Fouilles Archéologiques, Société d'Etudes du Comminges) et des représentants de l'université. Raymond Lizop, universitaire, assurait la liaison entre le terrain et les membres de la commission avec le titre de Secrétaire Général et Bertrand Sapène, instituteur à Saint-Bertrand-de-Comminges, se vit chargé de la surveillance concrète des chantiers avec le titre de Directeur des Fouilles.

Les premiers travaux dans la cour de l'école, effectués en 1921 par les élèves et l'instituteur, révélèrent de nombreux fragments d'architecture (plaques et moulures de marbre), un fragment de mur et une tombe (Sapène *Carnets*, p. 107 ; fig. 2.2). Il fallut ensuite surmonter les difficultés : conflit de personnes et de pouvoir entre R. Lizop et B. Sapène, population locale peu enthousiaste à l'idée de louer ses parcelles de terre cultivable à des archéologues, pénurie de moyens.

En dépit de cela, le terrain Vaqué, situé au nord de l'école et sur lequel avaient été observées les anomalies de croissance des plantes, put être loué dès 1923. Des sondages ponctuels, par des tranchées qui devaient être rebouchées à la fin de la campagne, furent implantés dès cette année-là. De ces sondages, il ne subsiste à l'heure actuelle aucun plan permettant d'apprécier la superficie ainsi dégagée. Ces premières recherches, qui se poursuivirent en 1924 et 1925, portèrent en premier lieu sur «le grand soubassement maçonné» correspondant à la zone infertile observée par B. Sapène depuis la maison d'école (fig. 2.3). Elles mirent aussi en évidence l'existence de murs parallèles, à 10,90 m au nord de la structure maçonnée (fig. 2.15 et 21). Enfin, elles furent plus largement développées, semble-t-il, dans le secteur est du terrain où furent mises au jour deux salles à abside (fig. 2.38 et 39) recouvrant des structures plus anciennes, parmi lesquelles un seuil en marbre (fig. 2.36) dans un mur à éperons (fig. 2.33). De nombreux éléments d'ornementation architecturale furent trouvés au cours de ces divers travaux, et parmi eux des fragments d'une frise de bucranes et de guirlandes en marbre, mis au jour dans la pièce au seuil en marbre (fig. 2.37).

1 - Ces diverses appellations ont suivi les aléas de la recherche : Lizop 1923 : 81 = *RF* 1933, p. 12 ; *RF* 1920-29, p. 18 ; Sapène 1935, p. 89 ; *RF* 1933-1938 1, p. 99.

2 - Plusieurs textes mentionnent cette première découverte, dont, seule, la mémoire orale avait conservé le souvenir ; *RF* 1920-1929, p. 21 ; Lizop 1926, p. 170 ; *RF* 1933-1938 1, p. 61.

Ces premières explorations furent publiées par R. Lizop dans le *Bulletin de la Société des Fouilles Archéologiques* (Lizop 1924 et 1925). Le massif maçonné paraissait entouré d'une enceinte dont on avait dégagé des fragments au nord et à l'est. Le secteur est montrait au moins deux niveaux d'occupation : celui, plus profond et plus ancien, qui correspondait au seuil en marbre aménagé dans un mur de clôture et celui, plus tardif, des salles à abside. Le massif maçonné, d'abord interprété comme le *podium* d'un temple, fit ensuite l'objet d'une autre hypothèse : plate-forme destinée à un groupe de statues (Lizop 1924 et 1925 ; puis *RF* 1920-1929, p. 19). Si B. Sapène hésitait entre les deux interprétations, après avoir proposé la première (Sapène *Carnets*, p.98 et *RF* 1920-1929, p. 19), R. Lizop, après avoir, lui aussi, songé à un temple (Lizop 1925), optait résolument pour la seconde (Lizop 1931 1, p. 368, 397) ; et les découvertes de 1926 allaient dans ce domaine accentuer le clivage.

LA FIEVRE DES DECOUVERTES

L'ouverture de la route départementale D 26, qui empiétait sur le sud des terrains Vaqué et Baron, offrit en 1926 l'opportunité de fouilles de sauvetage. Ces campagnes permirent, d'une part, de préciser le plan et la structure des constructions situées à l'est, qui avaient fait déjà l'objet de sondages ponctuels les années précédentes. Les deux salles à abside apparurent ainsi flanquées de pièces à hypocauste se prolongeant vers le nord (fig. 2.41 et 42). Il se confirma que cet ensemble avait recouvert des constructions antérieures, où on distinguait deux murs parallèles de même structure que les deux murs dégagés dans le nord du terrain Vaqué, mais de direction perpendiculaire (fig. 2.32 et 33). L'hypothèse d'une enceinte prenait ainsi consistance, enceinte dont le seuil de marbre découvert en 1924 constituait probablement l'entrée.

Les fouilles de sauvetage de 1926 amenèrent, d'autre part, la découverte, au sud-ouest et à l'ouest du grand massif maçonné, de toute une série de fragments de sculptures : captifs enchaînés, statues féminines, arbre-trophée, Victoire, empereur cuirassé entre autres (fig. 2.55). L'enthousiasme des chercheurs s'en trouva décuplé, comme en témoigne cette conclusion ajoutée en 1926 par B. Sapène à un bref historique des fouilles commencé en 1921 : «Cette dernière découverte couronne six ans d'efforts tenaces qu'avaient heureusement animés une passion sincère et une foi absolue en une trouvaille sensationnelle. La cause était gagnée auprès des archéologues peu enthousiastes, des pouvoirs publics sceptiques et de la population hostile ou du moins indifférente» (Sapène *Carnets*, p. 59 *ter*). Cette ferveur renouvelée allait donner aux recherches une nouvelle orientation dans trois domaines.

A court terme, elle stimula les énergies et la chasse au trésor se fit parfois au détriment d'observations stratigraphiques. Si toute la surface disponible à l'ouest et au sud-ouest du grand soubassement maçonné fit l'objet d'une exploration systématique destinée à rassembler tous les éléments conservés, la position relative des objets et de leur environnement ne fut relevée que de façon approximative. Les sculptures faisaient-elles partie de l'amas de décombres au milieu duquel elles furent trouvées ou furent-elles ensevelies dans cet amas après la constitution de celui-ci ? Les observations rapportées par B. Sapène ne permettent pas de conclure sur ce point, et personne parmi les nombreux chercheurs qui se sont passionnés et parfois querellés pour le trophée n'a tenté d'utiliser les données stratigraphiques et archéologiques pour en affiner l'histoire.

A moyen terme, la découverte orienta topographiquement et politiquement la recherche. Les négociations entreprises avec les familles Vaqué et Baron pour l'achat ou la location des terrains d'où étaient issues les trouvailles s'expliquent en partie par leur côté spectaculaire.

Sur le plan scientifique, enfin, une série de questions et d'hypothèses se fit jour. Le débat était relancé sur la nature du grand soubassement maçonné : monument triomphal destiné au groupe statuaire pour les uns, *podium* de temple pour les autres. Si P. Lavedan avait opté pour la première solution en 1929 (*RF* 1920-1929, p. 19), suivi dans cette voie par R. Lizop (Lizop 1931 1, p. 368, 397), B. Sapène préférait pour sa part la seconde hypothèse, fondant son analyse sur des observations de terrain que ni P. Lavedan ni R. Lizop n'avaient pu faire (Sapène 1935). L'ensemble des statues posait en lui-même des problèmes de restitution et d'interprétation : tous les fragments découverts devaient-ils être rattachés à un même groupe ? Y avait-il un ou plusieurs trophées ? A quelle date fallait-il attribuer la ou les œuvres ? Autant de questions qui suscitèrent des débats passionnés et une abondante bibliographie[1].

1 - L'essentiel est résumé dans la thèse de G.-Ch. Picard (Picard 1957). Un récent travail de DEA soutenu à l'Université de Toulouse-Le Mirail et qui doit être publié dans la série des Collections du Musée Archéologique Départemental de Saint-Bertrand-de-Comminges a modifié sensiblement et à juste titre la restitution proposée par G.-Ch. Picard et a suggéré la possibilité d'une date légèrement plus récente : 13 avant notre ère (Boube à paraître).

LES GRANDES HEURES DE L'ARCHEOLOGIE COMMINGEOISE

L'impulsion était donnée et, comme l'avait noté B. Sapène, politiques et archéologues étaient convaincus. Les années 1928-1931 furent consacrées à l'étude ponctuelle, par tranchées et sondages, de l'espace situé à l'ouest du grand soubassement, dans les terrains Escoubas Bertrand et Baron loués pour la circonstance (*RF* 1929-1930, p. 28-35 ; *RF* 1931, p. 10-24). Malgré l'absence d'un dégagement total, un plan d'ensemble fut dressé révélant une place (fig. 2.56) bordée d'un portique sur au moins deux côtés (fig. 2.57 et 55), place identifiée comme le *forum* de la ville[1]. Trois niveaux d'occupation au moins étaient distingués, attestés par autant de sols et autant de types de construction. A un sol qualifié d'augustéen étaient liés un premier portique, des éléments de caniveau en calcaire et certaines bases de la place. A un sol, daté du II^e^ siècle de notre ère par des considérations très générales et séparé du premier par une couche de débris calcinés, étaient rattachés un second portique, la plupart des bases de la place et des éléments de caniveau en marbre. Enfin des lambeaux de sol d'une époque tardive, qui pouvait être celle des démolisseurs utilisant le site comme carrière, avaient été identifiés çà et là. Une étude précise de la façade ouest du grand soubassement maçonné, et en particulier des deux bases allongées conservées à cet endroit, faisait interpréter ces deux socles (fig. 2.52 et 53), auprès desquels on en supposait un troisième (fig. 2.54), comme les supports du trophée dont les débris avaient été découverts à proximité en 1926 (*RF* 1931, p. 31-33, suivi par Picard 1947, p. 8, 15).

L'achat en 1931 du terrain Vaqué par la Société Archéologique du Midi de la France permit le dégagement des structures sur une grande échelle avec des moyens considérables pour l'évacuation des déblais (fig. 3).

Figure 3 : Les fouilles de 1937 (cliché B. Sapène).

1 - Cette identification, proposée par B. Sapène (*RF* 1929-1930, p. 32, 37 ; *RF* 1931 1, p. 24-34 et pl. I), a été depuis communément admise par l'ensemble des historiens et archéologues : Lizop 1931, p. 411-414 ; Goodchild 1946, p. 72 ; Grenier 1958, p. 337-341 ; Ward-Perkins 1970, p. 9 ; Labrousse 1976, p. 531 ; May 1986, p. 98-100 ; Gros Torelli 1988, p. 345 ; la seule critique à cette hypothèse est celle de P. Gros, conséquence des recherches récentes : Gros 1991 3, p. 90.

De 1931 à 1933 fut ainsi redécouvert le grand soubassement maçonné devenu désormais *podium* du temple, grâce à l'observation minutieuse des traces laissées dans la maçonnerie par les structures architecturales en pierre. Ces campagnes firent l'objet de deux publications concurrentes, non dépourvues de remarques acides, dans le même tome des *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France* (*RF* 1932 = *MSAMF*, XIX, 1, 1935, p. 12-34 ; et Sapène 1935). B. Sapène y analysait la structure du temple, qui subsistait en négatif dans le massif maçonné après le passage probablement multiséculaire des récupérateurs de blocs (Sapène 1935, p. 100-121) et il proposait, à partir des fragments de calcaire découverts, une restitution de l'ordre architectural (Sapène 1935, p. 125-135).

La poursuite des grands travaux de dégagement, de 1933 à 1938, mit en évidence l'ensemble des murs de l'enceinte du temple : ainsi furent confirmées l'existence d'une *area* (fig. 2.9) entourée d'un portique à exèdres (fig. 2.16, 22, 23 et 24) et l'existence au centre de l'*area* d'une structure carrée appelée autel (fig. 2.49). Les «déblaiements profonds et exhaustifs» (*RF* 1933-1938 1, p. 40) amenèrent l'identification de différents niveaux de sol dans lesquels B. Sapène voyait, comme sur le *forum*, les témoins de deux périodes d'occupation, l'une augustéenne, l'autre trajanienne. La chronologie reposait en particulier sur la découverte de fragments d'inscriptions réutilisés comme moellons dans les constructions tardives de l'est et mentionnant la reconstruction de murs par un prêtre du culte impérial au début du II^e^ siècle de notre ère (Wuilleumier 1963, p. 26-27, n° 81, voir Annexe III, n° 5). La recherche des inscriptions entraîna le dégagement complet jusqu'au sol vierge des couches archéologiques dans ce secteur et le démantèlement d'une partie des constructions édifiées «à époque tardive» par-dessus l'enceinte du temple (Sapène *Carnets*, p. 2007). Les résultats furent publiés sous forme de rapports (*RF* 1933-1938 1) et trois articles distincts furent consacrés aux inscriptions et à leur interprétation (Sapène 1939 ; Aymard 1941 ; Aymard 1943).

Cette période des grands déblaiements, en surface et en profondeur, fut aussi pour les édifices de Saint-Bertrand-de-Comminges celle des restaurations. Le *podium* du temple, l'autel, les murs d'enceinte furent largement restaurés en fonction des hypothèses émises par B. Sapène, et le Musée de Comminges ouvrit ses portes, à titre provisoire, dans l'ancienne gendarmerie et dans la chapelle des Olivétains.

LE TEMPS DES RESTRICTIONS

En 1985, le provisoire durait encore : les vicissitudes économiques, conséquences de la Deuxième Guerre mondiale, coupèrent l'élan des années glorieuses 1931-1938. Si des opérations archéologiques se poursuivirent jusqu'en 1960, en particulier sur la «basilique-marché» selon la terminologie alors en usage, elles n'eurent pas l'importance des travaux antérieurs : les moyens faisaient défaut. Ils firent de même défaut pour l'entretien des ruines qui, après 1970, furent peu à peu recouvertes par les herbes et les ronces dont les racines craquelèrent le ciment des restaurations et déchaussèrent les pierres. C'est dans cette situation que le réaménagement du site fut confié, en 1985, au Département et à l'Etat, qui rachetèrent à la Société Archéologique du Midi de la France les terrains et les collections. Ces travaux, s'ils devaient offrir au grand public une présentation des vestiges et des objets à la hauteur de l'importance du site, fournissaient aussi l'occasion d'un réexamen archéologique des problèmes laissés en suspens.

DU TERRAIN A L'HISTOIRE : LE DISCOURS ET LA METHODE

Il ne s'agit pas ici, nous l'avons déjà dit, de s'ériger en censeur sévère de nos prédécesseurs. On ne saurait leur reprocher l'absence d'une méthode stratigraphique dont la naissance n'est guère antérieure à 1950 et dont les derniers théoriciens, P. Barker ou A. Carandini, n'ont exposé les perfectionnements que dans les années 1980. B. Sapène, au demeurant, publia dans une longue note un véritable credo stratigraphique démontrant son souci d'individualiser les couches, d'y rattacher soigneusement les découvertes et de fonder sur ces rapprochements ses conclusions historiques (Sapène 1939, p. 200 et note 1). C'était à l'époque un discours original et précurseur, dont on ne peut que reconnaître la valeur. L'analyse, parfois critique, que nous proposons des techniques mises en œuvre n'a donc pour but que de mettre en relief le caractère aléatoire de certaines conclusions, conséquence précisément de la nature des techniques utilisées. Il s'agissait là d'un préalable indispensable : notre recherche ne se concevant que comme un complément à ce qui avait été déjà fait, le programme de travail ne pouvait se définir qu'en fonction des incertitudes dûment constatées.

LE FOUILLEUR ET L'ARCHEOLOGUE : PROBLEMES DE LIAISON

L'organisation concrète de la fouille sur le terrain rendit aussi difficile le passage de l'observation à l'interprétation, dans la mesure où le rédacteur du rapport chargé des conclusions n'avait pas toujours pu assister aux opérations de chantier. Par ailleurs, l'existence de plusieurs rapporteurs à des niveaux différents nuisait au travail d'analyse et compliquait l'élaboration de la synthèse. L'exemple des gradins ou degrés observés sur les faces sud et nord de la maçonnerie du *podium* (fig. 2.4 et 5 et fig. 4) illustre bien le genre de problème soulevé par cet état de fait. Ces gradins, aperçus lors des sondages préliminaires de 1923 sur le terrain Vaqué (Sapène *Carnets*, p. 507), furent à nouveau mis au jour lors des grands travaux de déblaiement de 1931. Pour les gradins sud, au nombre de trois, on relève les mesures suivantes : 0,77 m, 0,50 m et 1,15 m selon B. Sapène en 1923 (Sapène *Carnets*, p. 507), 0,77 m, 0,50 m

ABREVIATIONS UTILISEES

AE : Année épigraphique.

AEA : Archivio Español de Arqueologia.

AM : Annales du Midi.

ANRW : Aufstieg und Niedergang der römischen Welt.

BACTHS : Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques.

BAFEUT : Bulletin des Amitiés franco-étrangères de l'Université de Toulouse.

BAW : Bayerische Akademie der Wissenschaften (Philosophisch-historische Klasse).

BEFAR : Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome.

BSAMF : Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France.

BSFFA : Bulletin de la Société française des fouilles archéologiques.

CIL : *Corpus Inscriptionum Latinarum*, concilio et auctoritae Academiae Regiae Borussicae, Berlin, 1863...

CRAI : Comptes rendus des scéances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

DAF : Documents d'archéologie française.

EAA : Encyclopedia de l'Arte Antica.

GBA : Gazette des Beaux-Arts.

HTR : Harvard Theological Review.

ILS : Dessau 1974 : DESSAU (H.), *Inscriptiones latinae selectae*, I-III, Dublin-Zurich, 1974, (4e édition).

JRA : Journal of Roman Archaeology.

JRS : Journal of Roman Studies.

MEFRA : Mélanges de l'Ecole Française de Rome et d'Athènes.

MSAMF : Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France.

PBSR : Papers of the British School at Rome.

PH : Provence historique.

RA : Revue archéologique.

RAN : Revue archéologique de Narbonnaise.

RC : Revue de Comminges.

REA : Revue des Etudes anciennes.

REL : Revue des Etudes latines.

RG : Revue de Gascogne.

RH : Revue historique.

RM : Römische Mitteilungen.

ZPE : Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik.